

Avant-propos

En 1989, les Presses universitaires du Mirail publiaient, dans la collection des « Cahiers de *Littératures* », le recueil des principaux articles que Bernard Magné avait consacrés, dans la décennie alors tout juste écoulée, à l'œuvre de Georges Perec : *Perecollages 1981-1988*. Ces 15 études, qui ont véritablement appris à lire Perec à plusieurs générations de lecteurs – et singulièrement à ces lecteurs professionnels que sont les universitaires, étudiants et enseignants –, sont restées un ouvrage de référence, mais B. Magné avait l'intention de donner une suite à ces *Perecollages* en réunissant les analyses qu'il avait continué à consacrer, au cours des années 1990 et 2000, à un écrivain dont la place n'avait cessé de grandir au sein du canon contemporain. La maladie lui a interdit de mener à bien ce projet, que ces *Perecollages II* et *III* réalisent donc de façon posthume, mais – nous l'espérons du moins – point trop éloignée de l'idée que s'en faisait l'auteur de ces textes.

Il s'agit donc, à nouveau, de Georges Perec, dans la mesure où la pensée de Bernard Magné, rencontrant – à l'écart d'un parcours de recherche d'abord dix-septiémiste – une œuvre dont le goût des formes répondait exactement à son exigence théorique, y a forgé la plupart de ses ressources critiques : la première partie de ce livre (« Fondements théoriques ») réunit d'ailleurs les plus importants des articles théoriques de B. Magné, notamment élaborés à l'épreuve de *La Vie mode d'emploi*, qui représenta à l'évidence pour lui, pendant trois décennies, un livre frère : c'est du reste pourquoi la deuxième partie de l'ouvrage, « Lecture mode d'emploi », rassemble quelques jalons de ce compagnonnage intellectuel. La suite du volume ainsi que *Perecollages III* regroupent les travaux des années 1990 et 2000 selon les trois axes qui ont défini, dans leur coprésence et leur articulation réciproque, l'itinéraire de chercheur de Bernard Magné : l'autobiographie (« Georges Perec autobiographe » dans *Perecollages II*), l'intertextualité (« Perec

lecteur » dans *Perecollages III*) et les relations entre texte et image (« Texte/Image » dans *Perecollages III*). Ce troisième volume s'achèvera sur un ensemble de « micro-lectures », un genre critique dont B. Magné a été l'ardent défenseur, et qu'il a pratiqué avec un bonheur rare. Il ne s'agit là, on l'aura compris, que de la pointe d'un iceberg autrement plus conséquent : le lecteur désireux de prendre la mesure de l'œuvre critique de Bernard Magné dans son ampleur et sa variété pourra se reporter à la bibliographie qui figure au seuil du volume de *Mélanges* qui lui a été offert en 2005 ¹.

Georges Perec a largement contribué à introduire à l'Oulipo (l'Ouvroir de littérature potentielle dont il fut membre depuis 1967) la pensée du *clinamen*, empruntée aux atomistes antiques *via* Jarry et le Collège de 'Pataphysique. Simple déviation de la chute rectiligne des atomes dans le vide provoquant le cas échéant leur rencontre, et permettant de ce fait la création d'un monde matériel, le *clinamen* prend à l'Oulipo une valeur esthétique, désignant pour Perec l'« erreur dans le système » (d'une formule empruntée à Paul Klee) capable de donner du jeu – littéralement et dans tous les sens – à un ensemble de contraintes : la rencontre avec son œuvre aura cependant eu le sens d'un *clinamen* « à l'antique » pour l'itinéraire critique de Bernard Magné, auquel elle imprima une inflexion nouvelle, signe d'une inclination jamais démentie.

C'est que cette rencontre représenta en fait une épreuve théorique, et de grande conséquence puisqu'elle ne portait sur rien de moins que la question décisive de l'horizon contemporain : celle du sujet, autour de laquelle se feront du reste la sortie du structuralisme et le basculement vers un nouvel âge de la critique. Malgré son recours à la contrainte et sa réflexivité massive, l'œuvre de Perec, orphelin de la Shoah hanté par la disparition de sa mère à Auschwitz, pose en effet à toute approche formaliste (comme l'était – et revendiquait de l'être – celle de B. Magné) une redoutable question de méthode, prenant à revers la *doxa* critique pour battre résolument en brèche la « mort de l'auteur » énoncée par Roland Barthes : que faire de la vie (de l'écrivain) ?

1. Constantin et Ribière, 2005, p. 29-42.

Pour B. Magné, cette articulation de la vie et du texte, reconnue comme l'une des questions esthétiques majeures posées par l'œuvre de Perec, est assurée par ce qu'il a choisi d'appeler des « autobiographèmes » – ensuite rebaptisés « æncrages » à la demande de l'éditeur de la collection « 128 » craignant que ce lexique technique ne puisse rebuter les étudiants auxquels le *Georges Perec* paru en 1999 était d'abord destiné :

Ces lieux rhétoriques perecquiens sont [...] de véritables formes-sens, renvoyant d'un côté à des procédés concrets d'écriture, à des réglages textuels précis, et de l'autre à un épisode clé de la biographie, la mort tragique des parents, en particulier celle de la mère déportée et disparue à Auschwitz².

C'est dire que les autobiographèmes donnent forme à la vie, et représentent par conséquent, du point de vue de la lecture, un horizon sémantique de l'œuvre, mais d'une façon qui, du moins dans les écrits de Bernard Magné, n'est pas expressive : ils décrivent des formes – qui sont d'ailleurs, souvent, des formes géométriques (la symétrie, le carré, la diagonale) – et, ce faisant, arriment l'interprétation à un nom, une date : en l'occurrence et au premier chef, le nom de la mère de Georges Perec, et la date de sa déportation, le 11 février 1943. Il y a là une pensée formelle du sujet – résolument non impressionniste, non thématique aussi –, qui reste aujourd'hui un modèle d'exigence critique, et de vertu pédagogique.

L'époque, de fait, était au structuralisme littéraire : en témoignent notamment ici les tableaux ou les schémas qui, rendant visibles les constructions de l'esprit, reconduisent l'exercice de la *théorie* à l'expérience sensorielle – à la *vision* que désigne le mot grec qui donne son nom à ce concept. Plus largement, le modèle linguistique portait la promesse d'études littéraires qui fussent, pour une part au moins, cumulatives – à l'instar des sciences du langage alors à l'avant-garde du développement des sciences humaines³. Et de fait, la rigueur des travaux de B. Magné, reposant en particulier sur l'éviction radicale de la paraphrase et de la complaisance, constitue un modèle d'honnêteté

2. Magné, 1999, p. 28.

3. Voir notamment Milner, 1989.

professionnelle – définissant une éthique où l’humour avait toute sa place –, en même temps qu’un *acquis* critique, qui importe aux jeunes chercheurs d’aujourd’hui, fût-ce pour situer leur propre démarche à quelque distance.

Bernard Magné avait un goût et un talent certains pour la transmission : prolonger le fil d’une réflexion – celle de Jean Ricardou, par exemple –, pour le transmettre à d’autres. Le onzième chapitre de ce livre – « Le biais », d’abord publié en 1993 par *Le Cabinet d’amateur*, revue alors éditée par les Presses universitaires du Mirail – commence d’ailleurs par rappeler le sens textile du mot de *texte*. Truisme critique formulant une *captatio benevolentiae* trop facile ? Voire. Il n’est sans doute pas anodin que la mère de Bernard – dont toute l’œuvre critique, en un sens (*de biais*, à son tour), parle sans parler à mesure que s’y élabore l’évidence du tombeau de mots que creuse pour le corps détruit de Cyrla Perec la virtuosité verbale de son écrivain de fils – ait exercé la profession de couturière.

Il est facile d’oublier aujourd’hui que cette évidence critique – que l’œuvre de Perec soit celle d’un orphelin de la Shoah – n’en était pas une, tant s’en faut, lorsqu’il est mort en 1982. Mais il s’agit moins ici de rendre hommage à l’intelligence et à l’engagement critiques de Bernard Magné – le véritable inventeur de cette interprétation aujourd’hui reçue – que de répondre à la demande des lecteurs toujours plus nombreux de l’œuvre de Perec en réunissant des textes critiques devenus classiques, et d’accès parfois difficile. C’est dire qu’on espère en somme contribuer ainsi à l’« épanouissement posthume » d’une œuvre critique importante – pour paraphraser cette fois Raymond Roussel, auteur cher à Georges Perec et sur lequel Bernard Magné avait également écrit ⁴.

*

4. Voir en particulier dans *Perecollages III* le chapitre intitulé « De Roussel et Perec, d’emblée : à propos des procédés ».

Note bibliographique : dans un souci d'homogénéité, et d'utilité pour les lecteurs d'aujourd'hui, toutes les références à l'œuvre de Perce renverront – pour les textes qui y figurent – à l'édition de la Pléiade parue en 2017. Bernard Magné aurait d'ailleurs dû y prendre en charge *La Vie mode d'emploi* : seule la maladie l'en a empêché.

S'agissant des entretiens accordés par Georges Perce, nous avons choisi, pour les mêmes raisons, de les citer dans l'édition des *Entretiens et Conférences* procurée par Dominique Bertelli et Mireille Ribière en 2003 aux Éditions Joseph K. (Nantes), ensuite reprise et prolongée, chez le même éditeur, par le volume des *Entretiens, conférences, textes rares, inédits* (éd. Mireille Ribière, avec la participation de Dominique Bertelli, 2019).

Christelle Reggiani